les tirer de là, ouvrier, maçon, forgeron ; il ne s'arrêtait pas que l'œuvre ne surgît, brusquement ébauchée, devant son auteur stupéfait.

» Les plus divers esprits sortirent de Diderot : d'un de ses essais, Condillac ; d'un mot, Rousseau dans ses premiers débuts ; Grimm le suça vingt ans. De son labeur immense et de sa richesse incroyable coula le fleuve trouble, plein de pierres, de graviers, qu'on appelle du nom de Raynal.

» Un torrent révolutionnaire, on peut dire davantage, la Révolution même, son institution supérieure, fut en lui, s'y montra par éclairs, par lueurs volcaniques. Si de Rousseau vint Robespierre, « de Diderot jaillit » Danton. »

— Michelet (*Louis XV*, 1866) : « Ce qui me reste, c'est ce que j'ai donné. » Ce mot que le Romain généreux dit en expirant, Diderot aussi pouvait le dire. Nul monument achevé n'en reste, mais cet esprit commun, la grande vie qu'il a mise en ce monde et qui flotte orgueuse en ses livres incomplets. Source immense et sans fonds. On y puisa cent ans. L'infini reste encore. »

— Arsène Houssaye (*Histoire du XVIIIe fauteuil*, 1861) : « Diderot a été surtout le soleil lumineux d'un jour ; ses rayons ont tout réchauffé, tout illuminé, tout dévoré ; le lendemain un autre soleil a paru, mais on s'est souvenu des vifs rayons et des coups de feu du soleil Diderot. A ce foyer fécond, tous les contemporains prenaient la vie et la lumière. Que seraient-ce que d'Holbach, Helvétius, Grimm, l'abbé Raynal, Sedaine, d'Alembert lui-même, si Diderot n'eût pas soufflé le feu sur leur front? Voltaire lui doit ses derniers enthousiasmes ; Jean-Jacques lui doit sa première idée, l'idée de toute sa vie...

» Etrange nature ! Dieu lui a tout donné : la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans l'âme comme les lis du divin rivage : rien ne manque à cette créature, rien, si ce n'est Dieu lui-même ; l'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un souvenir, un pieux souvenir pour les mauvais jours.

» Fénelon, ce panthéiste sans le savoir, ce chrétien d'une si pieuse mélancolie, qui rêvait pour son Eden une île de Calypso plutôt qu'un paradis perdu, aurait accueilli sans trop se cacher le Télémaque de Mlle Voland. Seulement Diderot, amoureux des femmes et des arts, poète par les yeux comme par le cœur, a son idéal dans le monde visible, tandis que Fénelon a son idéal dans le monde invisible. Diderot regrette, non point de départ sur la terre, Fénelon le prend au ciel ; mais ils se rencontrent bientôt dans le même amour, dans la même intelligence, comme le cœur et l'âme.

» Diderot a été la préface de tous ceux qui l'ont suivi en politique, en philosophie et en littérature. Gœthe lui-même s'est trempé aux sources de ce grand esprit : n'est-ce pas l'Allemagne qui nous a renvoyé le *Neveu de Rameau*? Il avait à lui tout seul autant d'humeur que Sterne et que Swift. Il a fait de mauvais drames, mais il a dit à Sedaine comment on devait faire le sien. *Jacques le Fataliste* vaut moins et plus que *Candide*. Sans l'*Encyclopédie*, qui étouffait son imagination, Diderot eût peut-être fait un roman aussi fort que les courtisanes de Pétrone ; mais il aimait autant que Richardson les chastes passions de Clarisse et de Pamela. *Ceci n'est pas un conte* contient en germe toutes ces tragédies des amours trahies dont ont vécu nos inventeurs contemporains.

» Diderot aimait la peinture et la statuaire, parce qu'il peignait et sculptait en écrivant. Ses livres d'art sont plus que des livres ce sont des galeries de tableaux. Il a été pour l'art du XVIIIe siècle ce que Winckelmann a été pour l'art antique. Deux soleils sont le rayon tombera éternellement sur la *Cruche cassée* et sur le *Laocoon!*

» L'Académie n'a jamais pensé à Diderot, qui n'a jamais pensé à l'Académie. Il était de ceux qui croient que les esprits libres vivent d'air et d'espace comme les aigles. »

— Génin (*Vie de Diderot*) : « Diderot pensait que la nature humaine se suffit à elle-même, et que, dans les choses d'imagination comme dans les réalités, elle n'a pas besoin de chercher à rien apercevoir au delà du monde physique... Personne n'a jamais été plus ami des réalités et n'a pris plus à tâche de bannir les chimères de ses systèmes. Au reste, on comprend ce culte fervent de la nature de la part d'un homme qu'elle avait si richement doué. L'organisation de Diderot ne peut se comparer en France qu'à celle de Voltaire... Cependant, combien Voltaire domine Diderot dans la postérité !... Mais il est du devoir de l'historien de rappeler les services effacés et d'en remettre l'image sous les yeux de la nation qui les a reçus. La France n'a point payé ceux de Diderot : vivant, elle l'abandonna à la persécution des fanatiques et à la protection d'une souveraine étrangère ; mort, elle ne lui donne pas le rang qu'il devrait tenir parmi les génies dont elle est fière. Il n'en est point cependant dont la force, l'étendue et l'activité puissent lui inspirer un plus juste orgueil. Je conviens que le dieu d'Helvétius, le Hasard, eût pu servir mieux Diderot en le faisant naître quelques années plus tard. En effet, concevez Diderot au milieu de la Révolution de 1789, avec sa passion de liberté, son enthousiasme, sa verve, son éloquence, l'universalité de son génie, surtout avec sa droiture de caractère et son inflexible probité ; allumez ce foyer d'idées au centre de la France qui se reconstitue ; faites luire cette flamme au sein des assemblées législatives ; Diderot, n'en doutez pas, égalait et peut-être éclipsait Mirabeau ! »

— Damiron : « Ce qu'il y a d'incontestable chez Diderot, c'est qu'il a aimé, servi, défendu la philosophie, et que si dans cette science on veut voir avant tout une cause, une sainte et grande cause, on peut dire qu'il l'a vaillamment embrassée et soutenue, qu'il ne l'a jamais délaissée, qu'il lui a donné, prodigué même des trésors d'intelligence, dont il eût pu, il est vrai, mieux lui ménager la richesse ; génie sans doute incomplet, irrégulier, facile aux écarts, prompt aux excès, mais toutefois puissant et fécond, heureux au moins en certaines veines qui parmi tous les hasards il lui arrive de rencontrer ; ayant dans son école ou, si l'on aime mieux, dans son parti (mais ce parti avait sa foi), de l'enthousiaste et de l'apôtre, y portant constamment un zèle oublî de lui-même et une généreuse facilité au dévouement et au sacrifice. » (Damiron.)

— De Jouy (l'*Ermite de la chaussée d'Antin*, salon de 1812) : « Notre vieux théâtre est purement monarchique, il n'y est question que de princes et de rois ; tout s'y passe avec une étiquette solennelle, et l'on y sent régner l'ordre d'une cour absolue. On y voit clairement que le peuple, méprisé par le gouvernement sous lequel on nous écrivait, ne jouait pas le principal rôle dans l'Etat.

» Ce petit ouvrage (les *Observations sur le Salon de peinture de 1766*, par Diderot), où l'on retrouve toute l'imagination, toute l'originalité piquante de son auteur, est surtout remarquable par la délicatesse du goût et la finesse des aperçus. Ce ne sont point les scolies pédantesques d'un professeur qui discerne sur la grâce et sur la beauté en termes techniques et d'après les règles, mais les observations d'un amateur éclairé qui voit bien ce qu'il regarde, qui ouvre son âme aux effets, s'en laisse pénétrer, et en rend compte à son ami, sans s'embarrasser des traités de peinture, des routines d'atelier et des préjugés d'académie. »

— Jules Sandeau : « Grimm, qui a loué Diderot outre mesure et qui le regardait comme la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait jamais existé, pense qu'il eût été fort à désirer pour la réputation de Diderot, peut-être même pour l'honneur de son siècle, qu'il n'eût point été athée. Le XVIIIe siècle, qui avait une œuvre de destruction à accomplir, a trop exalté le mérite de Diderot, plus tard, lorsque l'œuvre s'est trouvée accomplie, on a trop déprécié le mérite de ce philosophe. Nous admirons en lui l'énergie, la chaleur, la multiplicité des idées, l'universalité des connaissances : fécond, original et spontané, Diderot est le type du journaliste, c'est l'écrivain improvisateur. »

— Vinet : « .... Esprit fécond et fort, presque toujours sur le trépied, athée fervent, mêlant le cynisme à l'emphase et l'accent du dithyrambe au langage des halles, mais s'élevant par moments aux derniers sommets du pathétique, du simple, du vrai. »

— Saint-René Taillandier : « Diderot était une sorte de sophiste inspiré. Matérialiste, et passionné cependant pour l'idéal ; athée, mais d'un athéisme enthousiaste, et disposé parfois, comme Spinoza, à faire de l'univers entier un seul être et une seule vie ; impur dans ses ouvrages et généreux dans sa conduite, Diderot a pu être comparé par Grimm à la nature telle qu'il la concevait, riche, abondante, sauvage, à la fois sublime et confuse, sans principe dominant, sans maître et sans Dieu. Son style le peint bien ; c'est le style de l'improvisation, impétueux et négligé. Diderot était incapable de faire un bon livre ; il ne pouvait écrire que de belles pages, il ne pouvait dessiner que de rapides esquisses. Il se prodiguait à ses amis connus et inconnus avec une facilité sans pareille. Sa conversation, pleine de feu, d'illuminations subites, était éblouissante. »

— Jules Janin (*Critique, portraits et caractères contemporains*) : « Plus prodigues que lui ont été les hommes de sa suite. Ils se sont dépensés, non pas en écrivant, mais en causant. Vous croyez avoir les œuvres de Diderot recueillies par Naigeon? Vous n'avez rien de Diderot. Ce qu'il écrivait, c'était la lie de son éloquence ; ce qu'il disait, c'était la fleur de son génie. Il avait chaque journée une heure ou deux d'inspiration irrésistible, et alors la pythonisse sur son trépied ne pouvait pas lui être comparée. C'était là sa seule dépense. A-t-il fait assez de bruit d'une robe de chambre toute neuve qu'il s'était achetée pour faire honneur à une paire de pantoufles que sa maîtresse lui avait brodée ! Eh bien, je suis sûr que le jour même où il déplorait ces cinquante écus si mal dépensés il avait jeté à la tête du premier venu, dans quelque recoin du café Procope, pour cent écus de bel et bon esprit, rien qu'à le payer au prix de M. Marmontel ou de M. de La Harpe dans le *Mercure*. »

— Louis Blanc (*Histoire de la Révolution française*) : « Diderot n'était pas un grand seigneur bourgeois comme Voltaire, a écrit Louis Blanc. Le fils du bon forgeron de Langres n'était pas homme à ménager les princes en frappant sur les prêtres. Aussi, pas de prévenances chez lui, pas de réticences, sa vie est tout en dehors. A travers le XVIIIe siècle, il passe et repasse à chaque instant, toujours en éveil, prêt à oser, parlant haut, débordant de verve, plein de chaleur et tourmenté du besoin de communiquer le feu qui l'anime. Doué de la plus noble des générosités, celle de l'esprit, il dépensait ses idées avec l'insouciance d'un riche dissipateur. Tantôt il inséraît quelque chapitre révolutionnaire dans l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de l'abbé Raynal ; tantôt il improvisait, pour la *Correspondance* de Grimm, des pages brûlantes. A son cinquième étage de la rue Taranne, où le visitaient des philosophes, les poètes, les abbés, les fous et les princes, il ouvrait sa porte à chacun. Il donnait au premier venu son talent, son génie... il ne les vendit jamais.

» L'action de Diderot sur son époque fut immense, et elle s'exerça principalement par la parole. Là éclatait sa nature révolutionnaire, et les meilleures pages de ses livres ne sont absolument que des fragments de discours enflammés. Dans les réunions des philosophes, chez Mme Geoffrin ou bien aux Tuileries, en plein air, il étonnait par l'éclat de ses aperçus et le mordant de ses paradoxes. En vain Suard lui opposait-il quelquefois des observations délicates et justes, son éblouissante improvisation effaçait tout, et facilement il entraînait la causerie partout où il voulait, pour peu qu'on eût touché quelque fibre de sa riche organisation, instrument à mille cordes qui résonnait aux moindres vibrations de l'air environnant.

» Porté sur la fantaisie, Diderot n'avait pas plutôt abordé une question qu'il en atteignait les extrémités. S'il venait à se prendre d'admiration pour un auteur, il ne lui en coûtait de la confondre avec Dieu, comme il le fit dans sa fameuse *Lettre sur les aveugles*. S'il était dialectique, il la décomposait avec tant de passion, que bientôt, s'oubliant au milieu des phénomènes admirés, il croyait y découvrir une sensibilité latente et sourde qui, par les combinaisons d'une industrie heureuse, pouvait se développer jusqu'à devenir la pensée, jusqu'à être la conscience. S'il explorait le sol couvert de ruines : voilà l'image du travail des encyclopédistes.

» Quelle audace ! Tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement ; réunir en un seul ouvrage les innombrables trésors de la connaissance humaine ; rappeler les opinions de tant de sages de l'antiquité ou des temps modernes, leurs croyances, leurs doutes, leurs contradictions, les incertitudes ou les angoisses de leur esprit ; embrasser, entasser dans un dictionnaire alphabétique ce qui ne fut jamais confondu : la théologie et la physique, le commerce et les belles-lettres, l'histoire naturelle, les arts, les langues, les religions, et cela dans l'ordre apparent que fournit le hasard des initiales, et qui n'est, à vrai dire, qu'un vaste désordre ; appeler l'ancien monde au spectacle de sa décomposition, l'analyser, le mettre en pièces et se servir des lumières du passé pour le mieux détruire..., une telle entreprise n'étonna point le génie de Diderot, génie passionné, bouillant, et, en dépit de sa mobilité journalière, opiniâtre dans ses projets. »

— Pascal Duprat : « C'était un esprit plein de vigueur et de sève, comme il s'en rencontre rarement dans la vie d'un peuple... Rien ne lui semblait étrange dans les connaissances humaines ; il touchait tour à tour à la philosophie, à la littérature et à l'art, mais c'était pour les agrandir ou les renouveler. C'est lui qui, s'adressant aux théologiens de son temps, plus étroits encore dans leurs doctrines que ceux de notre époque, leur jetait ce mot magnifique : Elargissez-vous ! Il connaissait tous les enthousiasmes, toutes les ivresses de l'idée, et, chose assez rare, on rencontrait chez lui, avec le tempérament d'artiste ou de poète, un fond d'énergie ou de volonté qui l'armait d'avance contre tous les obstacles. Son style, vif, rapide et parfois véhément, marchait toujours d'accord avec sa pensée, quand il était, pour ainsi dire, l'enveloppe naturelle. Il excellait dans le dialogue, cette forme chère aux anciens ; mais il le maniait avec une vivacité moins française, avec plus de l'esprit au pas de charge. Il n'eut point d'égal dans la conversation, cette volupté intellectuelle des peuples cultivés, et cependant c'était le siècle des causeries spirituelles : Voltaire y rivalisait avec Duclos, sans parler de quelques femmes illustres qui prêtaient à l'esprit toutes les séductions de la grâce, et la France possédait alors Galiani. Diderot entraînait par sa parole tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Tous les tons lui étaient familiers. L'orateur, car c'était un orateur, se servait entraîné lui-même plus d'une fois, et alors c'étaient des flots d'éloquence qui coulaient de ses lèvres. La liberté, qui vint trop tard pour lui, en eût fait un tribun digne de l'antiquité. »

— Bancel (*Harangues et commentaires*) : « Un homme s'est rencontré, doué de l'intelligence la plus prompte, de la mémoire la plus infatigable et la plus sûre, de l'éloquence la plus chaleureuse qui fut jamais. Sorti du peuple, il apportait en naissant l'ardeur au travail qui caractérise les fortes races plébéiennes, et le plus souvent, hélas! demeure comme leur unique patrimoine. Elevé au milieu d'une famille honnête, sous l'œil d'un père en qui la vigilance fortifiait la tendresse et qui mêlait quelque étude libérale à son humble besogne de chaque jour ; instruit à bien vivre avant de l'être à bien parler ; habitué dès son enfance à réfléchir seul et par lui-même ; enlevé par le bon sens paternel aux soins énervants d'une école de jésuites où il aurait perdu l'audace de la pensée, ce printemps de la raison, et peut-être la candeur, ce printemps de l'âme ; amené à Paris par cet instinct puissant qui y pousse pêle-mêle les philosophes, les publicistes, les poètes, les orateurs, toute la famille des chercheurs de renommée, instinct parricide ou salutaire, qui arrache Malfilâtre et Gilbert, Montesquieu et Mirabeau à leurs études, à leurs amours, à leur obscurité, à leur province, pour les précipiter sur les pentes de la gloire ou sur un lit d'hôpital ; forcé de gagner son pain comme un manœuvre ; la tête pleine de projets, le cœur rempli d'une inépuisable bonté pour le genre humain ; esprit à la fois mathématique et utopiste, mais ou le réel emprunte les éclairs de l'idéal et parle sa langue, où l'utopie est tempérée par un sentiment exquis du raisonnable et du possible ; un philosophe et un tribun ; la passion de Rousseau animant les froides théories de Condillac ; le plus ému des critiques et le moins compassé des docteurs ; improvisant tour à tour des sermons, des pamphlets, la géométrie, la politique, la polémique et l'esthétique ; tel fut Denis Diderot, le premier et le dernier ouvrier de l'*Encyclopédie*. »

Terminons cette étude en donnant sur ce puissant génie, sur cette riche nature, l'opinion que viennent d'exprimer deux écrivains qui occupent en ce moment un rang éminent parmi les philosophes et les libres penseurs de l'Allemagne contemporaine : MM. Jean-Charles-Frédéric Rosenkranz et Rodolphe Gottschall. Le premier, dans un ouvrage publié à Leipzig en 1856, et intitulé *Diderot, sa vie et ses œuvres*, entreprend de juger, avec une impartialité absolue, cette personnalité puissante qui, de nos jours encore, est regardée par la grande majorité comme la plus détestable des héréthiques ; et cette étude, venue d'outre-Rhin, comme toutes celles qui ont pour base l'examen critique des sources originales, et ne sont pas écrites d'après des documents recueillis de seconde main, détruit plusieurs traditions erronées, qui se sont perpétuées dans l'histoire littéraire, et place dans un jour tout nouveau plusieurs détails biographiques. Jamais l'histoire de l'*Encyclopédie* n'a été écrite en Allemagne d'une manière aussi intéressante ; les rapports de Diderot et de Rousseau sont exposés tout autrement qu'on ne l'avait encore fait, et M. Rosenkranz établit que c'est surtout au second qu'incombe la responsabilité de leur rupture. Il donne, en outre, sur les relations de Diderot avec Mlle Voland, sur son voyage à Saint-Pétersbourg et sur la vente de sa bibliothèque, de nombreux détails, qui rectifient des erreurs ayant eu cours jusqu'à présent. L'analyse des ouvrages de Diderot est des plus complètes ; ses petits *Contes*, ses écrits de polémique, ses critiques du Salon sont mentionnés avec beaucoup de détails, et l'auteur choisi dans tous, avec goût, des extraits destinés à les faire connaître aux lecteurs allemands.

A son tour, M. Rodolphe Gottschall dit : « Il est des écrivains dont l'influence sur leur siècle atteint une importance à laquelle ne peut prétendre aucun de leurs ouvrages pris séparément. C'est à un de ces faits dont il est impossible de se rendre compte, comme il s'en présente souvent dans les sciences exactes, dans les mathématiques, par exemple, que nous devons reconnaître toute à leur appliquer, mais il est impossible d'en nier l'existence. Le mystère de l'harmonie classique de la forme et du fond ne s'est jamais révélé à nous dans aucun de ses ouvrages, pris séparément, ne respire le charme de la perfection artistique ; nul ne peut être regardé comme un événement littéraire. Mais, lorsque dans l'esprit de ces hommes vit l'instinct du siècle, et qu'en même temps ils ont le courage et la hardiesse de l'initiative, lorsque leurs efforts personnels et leur vaillance sont en entente avec le courant des idées du temps, alors toutes ces circonstances concourent à consolider, comme par un bien puissant, leur influence, qui, sans cela, se serait éparpillée et presque annihilée ; et comme cette influence marche vers le même but que l'histoire, elle acquiert, par là même, une importance historique.

» Diderot fut un de ces auteurs ; il aida, avec Rousseau et Voltaire, être appelé l'un des grands précurseurs de la Révolution, et, bien qu'il n'eût pas, comme philosophe, comme artiste, l'ardeur exaltée du premier, ni l'esprit brillant et varié, ni l'imagination créatrice et vraiment artistique du second, il ne serait pas juste de dire qu'il n'a pas eu l'éducation et les idées de ses contemporains une influence moindre que celle de ces deux Dioscures de la France prérévolutionnaire.

» On peut dire que Rousseau avait l'éloquence enthousiaste, Voltaire la négation impitoyable, Diderot l'instinct destructeur de la Révolution. C'était un esprit puissant qui minent les fondements de ce qui existe, avec une opiniâtreté qui ne se lasse jamais. »

Voici une indication rapide des principaux ouvrages de Diderot : *Introduction à l'Histoire de la Grèce* de Itouyou ; traduction du *Dictionnaire de médecine* de James ; nombreux articles dans l'*Encyclopédie* ; principalement sur la philosophie ancienne et sur les arts et métiers ; *Essai sur le mérite et la vertu* ; *Pensées philosophiques*, rééditées avec plusieurs pensées nouvelles sous ce titre : *Etrennes aux esprits forts* ; *Lettres sur les aveugles* ; *Lettres sur les sourds-muets* ; *Principes de la politique des souverains* ; *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* ; *Eloge de Richardson* (dans la *Correspondance littéraire* de Grimm) ; le *Père de famille* et le *Fils naturel*, drame, avec un *Discours sur l'art dramatique* ; les *Bijoux indiscrets* ; *Jacques le Fataliste* ; la *Religieuse* ; le *Neveu de Rameau* ; et en outre plusieurs nouvelles et morceaux détachés, tels que : les *Deux amis de Bourbonne* ; *Ceci n'est pas un conte* ; *Sur l'inconséquence du jugement public de nos affaires particulières* ; *Paradoxe sur le comédien* ; *Regrets sur une vieille robe de chambre* ; *Eloge de Richardson* ; *Dialogue d'un père avec ses enfants* ou *Du danger de se mettre au-dessus des lois* ; la *Pièce et le prologue*.

Les œuvres de Diderot ont été réunies pour la première fois, en 1798, par Naigeon, son ami, qu'il avait lui-même chargé de ce soin et auquel il avait légué ses manuscrits. Cette édition forme 15 vol. in-18. Une autre édition compacte, en 7 vol. in-8°, fut faite chez Belin en 1818, précédée d'une notice par Deschamps. Mais l'édition la plus complète est celle de Brière, en 1821, en 22 vol. in-8°. Le vingt-deuxième volume était consacré aux *Mémoires historiques et philosophiques sur Diderot*, par Naigeon. Ce volume fut, sur les poursuites du ministère public, supprimé par arrêt de la cour royale de Paris, pour outrage à la religion. Les *Lettres à Mlle Voland* ont été imprimées en 1831 (4 vol. in-8°, chez Paulin), sous le titre de *Mémoires de Diderot*, précédées de la *Notice* écrite sur lui par sa fille, Mme de Vandeuil. Il faut enfin mentionner l'édition des *Œuvres choisies*, par M. Génin, chez Didot, en 2 vol. in-18. Plusieurs ouvrages de Diderot : les *Romans*, le *Neveu de Rameau*, le *Paradoxe du comédien*, ont été publiés dans la *Bibliothèque nationale*, à 25 centimes le volume.

DIDESME s. m. (di-dè-sme — du préf. *di*, et du gr. *desmos*, lien). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, dont les graines sont fixées alternativement à l'un et à l'autre côté du placentaire.

DIDGEL, ou **PETIT TIGRE**, rivière de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Bagdad. C'est une branche du Tigre, qui se détache de ce fleuve à Samarra, par 34° 20' de lat. N., coule ensuite au S., et rejoint le canal d'Isa, à peu près à égale distance du Tigre et de l'Euphrate, après un cours d'environ 130 kilomètres.

DIDIA CLARA, fille de Didius Julianus, empereur romain, et de Manlia Scantilla ; femme de Cornélius Repentinus, préfet de Rome. Après la mort de Pertinax, massacré par ses soldats le 28 mars 193, la pourpre, mise à l'encan, est achetée par Julianus, conseillé par Scantilla, son ambitieuse épouse. Le nouvel empereur, durant son règne de soixante-six jours, s'enivre de la toute-puissance que lui ont acquise ses trésors ; il semble avoir hâte de jouir ; on dirait qu'il devine combien cette jouissance sera de courte durée et qu'au bout se trouve le bourreau. Ainsi, et nous n'avons à parler ici que de sa fille, il trouve le moyen, en ces deux mois, de marier Didia Clara à Cornélius Repentinus, qu'il nomme le lendemain de son mariage préfet de Rome à la place de Sulpicianus ; puis il la déclare Auguste ; enfin il fait ordonner par le sénat que des médailles d'or et d'argent seront frappées en son honneur. Il existe de ces médailles.

Didius Julianus précipité du trône par Septime Sévère, Didia Clara rentre dans la vie privée ainsi que sa mère, qui n'a pu obtenir du nouveau maître qu'une grâce, faire inhumer le corps de son époux exécuté comme un vil scélérat.

DIDIA-DUNDUZE, femme poète française du XIXe siècle. Elle était fille de Pierre Bermond d'Anduze et de Constance, qui avait pour père Raymond VI, comte de Toulouse. On n'a d'elle qu'une pièce de vers, fort remarquable du reste, dans laquelle elle peint avec autant de délicatesse que de goût les ennuis qu'elle éprouve de la jalousie de son mari et de l'éloignement de son amant. On trouve cette pièce dans l'*Histoire littéraire de la France*.

DIDICILE s. m. (di-di-si-le). Bot. Genre de mousses.

DIDIER (SAINT-), village et comm. de France (Vaucluse), cant. de Pernes, arrond. et à 7 kilom. de Carpentras ; 850 hab. L'ancienne maison des missionnaires comtadins, connue sous le nom de Notre-Dame de Sainte-Garde, sert aujourd'hui de local à l'un des plus beaux petits séminaires de France.

L'origine de cette maison remonte à l'année 1666 et se rapporte à la construction d'une petite chapelle sous le vocable de Notre-Dame-de-Sainte-Garde, érigée sur le sommet d'un plateau qui s'élève à 500 mètres environ au N.-E. du village. Une habitation fut bientôt ajoutée à cet oratoire, et, en l'année 1699, quelques prêtres s'y retirèrent pour jeter les fondements d'une congrégation de prêtres séculiers appartenant au tiers ordre de saint François de Paule. Le premier supérieur de cette nouvelle congrégation, Bertet, fut élu en 1700. A dater de cette époque, les missionnaires de Notre-Dame-de-Sainte-Garde prospérèrent, et la maison comptait de nombreuses succursales lorsque 1789 arriva. Les gardistes disparurent.

La maison de Sainte-Garde fut acquise, en 1803, par une société, qui y établit une verrerie. Cet établissement industriel avait à proximité le sable blanc de Bédoin, celui un peu moins pur de Pernes, le charbon de Mévarnis et au besoin celui de Gisors. De plus, la manufacture, pourvue d'un excellent matériel, avait su accaparer les ouvriers les plus habiles. Tout concourait donc à assurer le succès ; cependant la Société fit faillite et de désespoir le directeur se noya dans le Rhône. Quelques mois après, on mit l'usine en vente. En 1817, une association de prêtres et de laïques se forma pour en faire l'acquisition. Les constructions furent bouleversées, et, dès 1824, une ordonnance royale autorisa, dans les nouveaux bâtiments, la formation d'une école ecclésiastique.

DIDIER ou DIZIER (saint), en latin *Desiderius*, évêque de Langres, né près de Gênes, mort vers 264. C'était un simple paysan lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat par la voix populaire. Il fit preuve du plus grand zèle apostolique et fut mis à mort à Saint-Dizier (Champagne) par l'ordre du roi vandale Chrocus, au-devant duquel il était allé pour lui demander d'épargner Langres. L'Eglise célèbre sa fête le 23 mai. — Un autre saint Didier, mort vers 303, était lecteur de saint Janvier, avec qui il fut décapité à Pouzzoles, sous Dioclétien. Il est honoré le 19 septembre.

DIDIER (saint), archevêque de Vienne, né à Autun, mort en 608. Il succéda, en 596, à saint Verus sur le siége de Vienne. Ayant reproché à Brunehaut les dérèglements de sa conduite, cette reine le fit déposer dans un synode de prélats à Chalon-sur-Saône (603), et le relégua dans une île près de Lyon. Rappelé quatre ans après, Didier continua ses âpres critiques, et, pour s'en débarrasser, Brunehaut le fit assommer dans le lieu qui a pris le nom de Saint-Didier-de-Chalaronne. Il est honoré le 11 février et le 21 mai.

DIDIER ou GÉRY (saint), en latin *Desiderius*, évêque de Cahors, né à Albi en 595, mort en 655. Appartenant à une puissante famille d'Aquitaine, il fut trésorier de la couronne sous Clotaire II et Dagobert, puis succéda, en 629, à son frère Rusticus, évêque de Cahors. Didier fit entourer cette ville de murailles, construire des édifices, et fonda des établissements de charité. On a de lui seize lettres, publiées dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius.

DIDIER, duc de Toulouse, mort à Carcassonne en 587. Il fut chargé, en 575, par Chilpéric, roi de Neustrie, de s'emparer des Etats du roi d'Austrasie, Childebert, âgé de cinq ans. Didier, qui était un des meilleurs généraux de son temps, battit les Austrasiens, s'empara du Quercy et de l'Albigeois et pénétra dans le Limousin ; mais le roi des Bourguignons, Gontran, envoya au secours du jeune Childebert le patrice Mummulus, qui rencontra Didier près de Limoges. Ce dernier fut vaincu et contraint de fuir. En 583, Didier entra de nouveau en campagne, ravagea le Périgord, l'Agenais, le Berry, et mit le siége devant Bourges. L'année suivante, Chilpéric étant mort, Didier fit proclamer, à Brives, par ses troupes, roi de Neustrie, Gondevald, fils adultérin de Clotaire Ier, au détriment de Childebert. Pour la seconde fois, le roi de Bourgogne intervint et marcha contre Gondevald. Didier abandonna aussitôt la cause de ce dernier, fit sa paix avec Gontran et retourna à Toulouse (587). Sur ces entrefaites, Gontran déclara la guerre à Reccarède, roi des Visigoths. Didier s'empressa d'envahir les Etats de ce dernier, mit le siége devant Carcassonne et fut tué dans une sortie faite par les assiégés. Sa concubine, Thétradie, se retira à Agen ; mais citée devant un synode par son mari, le comte Eulalius (590), elle fut condamnée à lui restituer quatre fois autant de bien qu'elle lui en avait emporté, et ses enfants furent déclarés inhabiles à recueillir la succession de leur père.

DIDIER, dernier roi des Lombards, mort à Corbie vers 775. Il était duc d'Istrie lorsqu'il succéda à Astolphe, mort sans enfants (756). Le pape Etienne II consentit à le reconnaître, au détriment de Rachis, frère du dernier roi, à la condition de laisser à l'Eglise les possessions lombardes arrachées à Astolphe par Pépin pour accroître le domaine naissant de la papauté. Didier, pour s'assurer la possession de son trône, souscrivit à ces conditions. En 759, il s'associa son fils Adalgise et donna, en 770, sa fille en mariage à Charlemagne, qui, dès l'année suivante, la lui renvoya outrageusement. Par représailles, Didier accueillit à la cour les neveux de Charlemagne, fils de Carloman, privés de l'héritage de leur père. L'avénement d'Adrien au trône pontifical vint rompre la paix précaire qui s'était maintenue entre la cour de Rome et les Lombards. Adrien ayant fait mettre à mort un archevêque de Ravenne, Didier envahit l'exarchat, s'empara de Ferrare, de Comacchio (772). Le roi des Francs, appelé d'ailleurs par le pape, franchit les Alpes à la tête d'une puissante armée et vint assiéger Vérone et Pavie (773). Ces deux villes résistèrent longtemps et ne purent être forcées que par la famine (774). Le royaume des Lombards fut détruit au profit de Charlemagne, qui relégua Didier dans le monastère de Corbie, où il mourut. Les Lombards ne conservèrent que le duché de Bénévent.

DIDIER, nom de deux célèbres émailleurs de Limoges, l'un Martin Pape, et Albert, son fils. On n'est guère renseigné sur leur vie ni même sur leurs travaux. Tout ce que l'on sait, c'est qu'en 1599 Martin était « esmailleur de Sa Majesté, » et que son fils lui succéda dans sa charge en 1609. Le plus célèbre des deux est le père, qui compte parmi les grands artistes de Limoges. Il y a de la grandeur dans son style et il choisit avec goût les maîtres italiens qu'il prenait pour modèles. « Il comprend l'effet largement, a-t-on dit, et il en tempère l'éclat avec un charme qui donne parfois à ses grisailles l'air d'un dessin à l'estompe de Prudhon. » Son dessin est un peu mou, comme celui de tous les peintres émailleurs, en général. Martin Didier n'en est pas moins essentellement original, si bien que, quand il copie, il est gêné, il hésite et paraît mal à l'aise.

DIDIER (Jean-Paul), chef de la fameuse conspiration de Grenoble en 1816, né à Upie (Drôme) le 25 juin 1758, décapité à Grenoble le 19 juin 1816. Avocat au parlement de Grenoble, avant la Révolution, il fut avec les Barnave et les Mounier parmi les promoteurs du mouvement dans le Dauphiné, et assista à la célèbre assemblée de Vizille. Mais il se jeta bientôt dans le parti contraire, s'offrit pour défendre Louis XVI, concourut à la défense de Lyon révolté, et plus tard à la réaction thermidorienne. Il se compromit tellement, qu'il dut émigrer pour échapper aux poursuites. Il rentra en France sous le Directoire, s'établit à Paris et se mit au service des émigrés, réclamant auprès du gouvernement les débris de leurs propriétés. Il acquit ainsi rapidement une fortune de 5 à 600,000 fr. Par calcul ou par conviction, toujours royaliste, il publia en 1799 une brochure intitulée : *l'Esprit et le vœu des Français*. En 1802 ce n'était plus le même homme : nouvelle brochure, *Retour à la religion*, dédiée à Bonaparte ; elle fit du bruit et valut à son auteur une chaire de droit à l'Ecole de Grenoble. Dans cette position et avec sa fortune, Didier aurait dû vivre heureux ; mais son esprit remuant ne le lui permit pas, il se ruina dans de folles entreprises et dut quitter Grenoble. Lors de la première Restauration, il réimprima sa brochure de 1799 et intrigua si bien qu'il fut nommé maître des requêtes, sans se trouver suffisamment récompensé. Quoique ravi du conseil d'Etat par Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, il ne laissa pas que de se prononcer en sa faveur ; on le vit au coin des rues haranguer les passants pour exciter leur zèle en faveur de l'Empire.

A la seconde rentrée de Louis XVIII, Didier comprit qu'il n'avait rien à attendre du régime restauré ; dès lors il imagina d'organiser seul une vaste conspiration qui délivrerait la France des Bourbons et des 1,200,000 soldats étrangers qui l'inondaient. Rien de plus insensé dans la situation de notre pays, épuisé par les folles guerres de l'Empire ! L'armée française n'était point encore licenciée, il voulut essayer s'il ne pourrait pas lui faire relever ses drapeaux ; en juillet 1815 nous trouvons Didier à Clermont cherchant à entraîner le général Excelmans, qui commandait une division. Le conspirateur échoua et revint à Paris, qu'il quitta de nouveau en octobre, dans la pensée de réunir les éléments d'une vaste conflagration. Manquant de considération et d'autorité, il imagina de se présenter comme un des directeurs de l'*Indépendance nationale*, association qui travaillait à briser le joug de l'étranger. C'est en cette qualité qu'il parcourut le midi, ou sept départements. Il se trouvait à Lyon lorsque Rosset et Lavalette, avec lesquels il s'était mis en rapport, et qui, aux aussi, poussaient à une prise d'armes, furent arrêtés. Signalé à la police et mal dissimulé sous le nom d'Auguste, il s'échappa et arriva en fugitif dans l'Isère, se présenta comme délégué par le comité de l'*Indépendance nationale* pour soulever le département et recruta des partisans parmi les soldats licenciés, les officiers en demi-solde, les paysans, etc.

Dans son opinion, qu'il fit partager à tous ses adhérents, la prise de Grenoble devait entraîner la chute de Lyon, et, Lyon pris, le succès était assuré. Il fallait donc arborer le drapeau tricolore à Grenoble. Le colonel Brua, le commandant Biolet, l'officier de gendarmerie Gianoni, tous en demi-solde, l'exgarde général des forêts Cousseau et bien d'autres d'encore à Didier. Il est inutile de douteux que les chefs des douaniers Adine et Pelletier n'aient promis au complot un concours actif. A ces chefs s'étaient joints de riches cultivateurs, tels que Durif et Dussert, qui garantissaient la levée en masse de tout le pays. Les autorités locales étaient endormies dans une inexplicable sécurité ; le hasard seul les sauva. Quelques arrestations, telles qu'on se les permettait alors, ordonnées par M. le comte de Montlivault, préfet de l'Isère, inquiétèrent les chefs de la conjuration de la ville. Cousseau l'imita ; dès lors l'insurrection de l'intérieur fut compromise. Le 30 avril 1816, Didier fixa la prise d'armes pour le 4 mai. Dans la nuit du 4 au 5, Grenoble devait se soulever, les bandes

séance, d'un seul coup, sans débats, prononçait « vingt et trente condamnations à mort... »

Mais qu'était devenu Didier? Tombé sous son cheval, blessé à l'échauffourée que nous avons rapidement racontée, il était parvenu, quelque contusionné qu'il fût, à atteindre Eybens, où Dussert le rejoignit. Le 6, ils étaient à Saint-Jean : ils y trouvèrent Durif et Cousseaux, et firent route ensemble. Le 8, les fugitifs arrivaient à Saint-Sorlin, en Savoie. Le malheureux Didier pouvait se croire sauvé, il était déjà trahi et presque livré... Quel fut l'homme qui commit cette lâcheté? On a, jusqu'à ces derniers jours, uniquement accusé J.-B. Sert, cultivateur à Gy, mais il résulte de pièces récemment publiées que la tache de sang doit retomber sur la mémoire de Durif et de Dussert. Nous ne pouvons mieux, dans le cadre restreint qui nous est accordé, raconter cette trahison qu'en citant un fragment d'une lettre de M. de Montlivault adressée, le 23 mars, au ministre de la police. « Les compagnons de Didier, dit-il, s'apercevant, à plusieurs indices, qu'il les trompait, résolurent de faire leur paix à ses dépens. Durif et Dussert m'envoyèrent en conséquence ce paysan, Sert, qui vint traiter de leur grâce à ce prix. En attendant la réponse, ils le gardèrent à vue et firent semblant de préparer leur départ pour Milan. Le jour de son arrestation, sous prétexte de ne pas donner d'ombrage par leur rassemblement, ils le placèrent dans une petite maison et se rendirent dans une autre commune. Alors ils firent prévenir les cantonniers royaux, il était temps, car Didier, qui avait des soupçons, avait fait marché avec un meunier qui devait le conduire dans une retraite sûre, à quelques lieues de distance... » Le 17, un aubergiste, nommé Balmain, excité par Sert, livrait, en effet, Didier aux carabiniers. L'extradition du captif obtenue, il entrait, le 22, dans les prisons de Grenoble. Le ministère Richelieu, trop tardivement éclairé sur les dangers de Didier dans la Savoie, l'avait retenu l'état de siége et ordonna que Didier serait jugé par la cour prévôtale, juridiction exceptionnelle encore, mais créée par une loi, jugée fille, d'ailleurs, de la Chambre introuvable. Dans l'instruction, dans les interrogatoires et les confrontations avec Durif et Dussert, Didier ne manqua ni de dignité ni de sang-froid, ni même en lui qui justifie le rôle qu'il s'était donné. Soit religion sincère, soit hypocrisie, il ne voit dans tout ce qui s'est passé que l'inévitable bras de Dieu, dont il a été l'indigne instrument. Chose bizarre, il parle de son attachement aux Bourbons, il insiste, il persiste, quoiqu'on lui montre une proclamation écrite de sa main, dans laquelle il les dénonce comme ennemis de la France, quoiqu'enfin il voulût les renverser au cri de *Vive Napoléon II*. Le 8 juin, Didier parut devant ses juges; sa défense fut sans éclat, sans foi politique; il ne parle que de Dieu, de son vieil attachement aux fils de saint Louis, il déclare que la conspiration était purement locale, il nie l'existence de l'*Indépendance nationale*, mais, ce qui est à son honneur, il assume sur lui seul la responsabilité de tous les actes commis. Le 9 juin, il fut condamné à mort; il entendit son arrêt sans pâlir et le subit le lendemain avec courage. Même après sa mort, qui fut plus belle que sa vie, aucun des partis qui divisaient la France ne l'accepta et n'en fit un martyr. Il semble, en effet, n'avoir point mérité ce suprême honneur, et l'histoire ne peut pas placer le nom de Didier à côté de celui des grands patriotes qui sont tombés pour la France et pour la liberté.

Tous les détails, très-circonstanciés, de cet article ont été pris dans les dossiers mêmes du ministère de la police et de celui de la justice de cette époque.

La conspiration avortée dont Didier était le chef a donné lieu à de nombreuses polémiques qui se sont réveillées à diverses époques et quelques jusqu'à nos jours. On sait que quelques-uns ont soutenu que Didier agissait secrètement pour la famille d'Orléans. C'est l'opinion qui a été développée par M. Aug. Ducoin dans son *Histoire de la conspiration de* 1816 (Paris, 1844). Il faut reconnaître que diverses circonstances, quelques aveux de Didier, la faveur dont sa famille a joui après 1830 et les pensions accordées aux parents des condamnés donnent quelque poids à cette opinion. On peut consulter d'ailleurs sur ce mystérieux mouvement la biographie de Didier dans la *Biographie du Dauphiné*, par M. Rochas, les pièces relatives à cette affaire dans l'appendice publié à la fin du deuxième volume de cet ouvrage, enfin les écrits nombreux et importants cités par M. Rochas, t. Ier, p. 316, de sa *Biographie*.

DIDIER (Pierre-Paul), éditeur, né à Paris en 1800, mort dans la même ville en 1865. Il acheta la librairie Béchet, et sut bientôt donner une extension à son commerce par les publications les plus littéraires et les plus honorables. En 1828, il conçut l'idée heureuse de faire sténographier, à mesure qu'elles étaient données à la Sorbonne, et de publier par fascicules, les cours d'histoire, de philosophie et de littérature faits avec tant d'éclat par MM. Guizot, Cousin et Villemain. Chaque leçon paraissait ainsi imprimée au lendemain, pour ainsi dire, du jour où elle avait été débitée oralement, et avec tous les mouvements qu'avait provoqués l'improvisation. Cette publication eut le plus grand succès. Mis par là en relation avec le monde de l'Institut, Didier a donné à sa librairie le caractère spécial de *librairie académique*, et a obtenu d'être le bureau courant du *Journal des savants*. Sa maison s'est donné presque pour unique mission de publier les ouvrages des membres de nos diverses académies, ou de ceux qui écrivent pour en faire partie un jour. C'est à la librairie de Didier qu'on trouve les meilleurs ouvrages de la littérature contemporaine, que nous appellerons comme lui, spécialement académique, sans attacher à ce qualificatif aucune idée malveillante, bien que, hormis chez les maîtres, la littérature académique manque un peu d'envergure et de nouveauté ; il est vrai que l'on peut considérer comme maîtres des écrivains tels que : les Augustin Thierry, les Guizot, les Villemain, les Cousin, les Mignet, les Ampère, les Jouffret, les Maury, les Villemarqué, etc., etc. M. Didier a édité, en outre, la *Bibliothèque d'éducation morale*, le *Trésor numismatique* et la *Revue archéologique*.

DIDIER (Charles), littérateur français, né à Genève, en 1805, d'une famille de protestants du Dauphiné, réfugiée en Suisse, mort à Paris en 1864. Son père, secrétaire d'Etat de l'ancienne république génevoise, sauva la vie à Carnot, après le 18 fructidor. Ses études terminées, Didier aborda la littérature, et fit paraître, dès 1825, la *Harpe helvétique* (Paris, 1830). Dans l'intervalle de fréquents voyages, il prit part à la rédaction de nombreuses feuilles républicaines, le *Courrier français*, le *Mouvement*, le *Bon sens*, le *Droit*, le *Monde*, le *National*, la *Revue du progrès*, l'*Etat*, qu'il essaya de fonder lui-même en 1843, le *Crédit*, etc. Le gouvernement provisoire lui confia, après février 1848, une mission politique en Pologne ; il en profita pour faire diverses études sur l'Allemagne et les pays voisins. L'année suivante, pour répondre aux accusations qu'une démarche toute personnelle auprès du chef actuel de la branche aînée des Bourbons, exilé, avait soulevées avec raison comme un patriote chaleureux, un administrateur de haute capacité, l'envoyèrent le premier sur quatre à la Constituante ; il résigna alors ses fonctions de substitut et vint prendre place à la Chambre dans les rangs de la gauche, avec laquelle il vota ordinairement. Après l'élection du 10 décembre, il s'était montré un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il resta dans les rangs de la minorité démocratique ; écarté de la vie politique après le coup d'Etat du 2 décembre, il a repris sa place au barreau de Paris. On l'a quelquefois confondu avec M. Henri Didier, député au Corps législatif, homme politique d'opinions bien différentes. Y. ci-après.

DIDIER (Henri), homme politique français, né en 1823, mort le 7 avril 1868. Il se fit recevoir avocat, et appuyé par toutes les influences que son frère, alors préfet de l'Ariége, sut mettre en action, il se présenta en 1857 dans ce département, comme candidat du gouvernement au Corps législatif. Elu député et réélu en 1863, il a voté constamment avec la majorité. En 1863, M. Didier eut avec M. de Villemessant, au sujet d'un article publié dans le *Figaro*, une affaire qui fit grand bruit et amena le député de l'Ariége sur les bancs de la police correctionnelle. Contrairement au diction populaire, ce ne fut pas le battu cette fois qui paya l'amende. Au commencement de l'année 1868, M. Didier se livra à des excentricités qui dénotaient un grave dérangement dans ses facultés mentales. Dans la journée du lundi 24 février, un personnage, affublé d'un costume oriental, se présente chez M. le ministre d'Etat, demandant à l'huissier de service une audience immédiate. « Je veux être reçu avec enthousiasme, » disait-il en gesticulant. Il allait être évincé ; mais il remit sa carte portant le nom de Henri Didier, député de l'Ariége, et le ministre donna aussitôt l'ordre de le recevoir. Admis en présence de ce dernier, le député commença la lecture d'un discours qu'il avait préparé, disait-il, « dans le but de ne plus cacher à la gauche le fond de sa pensée. » Le ministre, pour ne pas exciter le pauvre fou, l'écouta patiemment ; puis il eut soin de se rendre à la Chambre de bonne heure, afin de prévenir les membres de la gauche des attaques auxquelles ils étaient exposés et les prier de ne pas interrompre et de ne pas répondre. C'est ainsi que, sur la demande de M. Didier, la séance, M. Didier, quelques instants plus tard, put parvenir à la tribune sans rencontrer une résistance qui aurait peut-être rendu son *état plus grave*. Sous prétexte de parler à l'occasion du procès-verbal, il monte pour la première et la dernière fois de sa vie à la tribune en faisant rentrer dans le signe de la croix, et avec une vivacité extrême, il prononce un discours des plus violents, et d'une argumentation fort bizarre. A la fin de sa péroraison, le pauvre député, épuisé de fatigue, fut éloigné de la salle, et la séance continua. Le *Moniteur* ne fit aucune mention de ce triste incident. Mais, le soir à onze heures, M. Didier se présenta, toujours vivement agité, chez les rédacteurs du *Moniteur*, armé de deux revolvers, demandant les épreuves de son discours, qui, bien entendu, n'existaient pas. Alors on eut recours à la mémoire d'un des rédacteurs du compte rendu sténographique pour fabriquer une sorte de harangue destinée à contenter le fou et surtout à donner le change au public. Ainsi s'explique une différence qui surprit alors beaucoup de monde, entre le compte rendu analytique où il est dit : « M. Henri Didier demande à faire un procès-verbal rectificatif, » action que le bruit empêche d'entendre, » et le compte rendu sténographique, qui occupe une demi-colonne du *Moniteur*. Conduit dans une maison de santé, M. Henri Didier y est mort sans avoir recouvré la raison, dans les premiers jours d'avril 1868. Grand amateur de tableaux, il a laissé une galerie remarquable, qui a été livrée aux enchères quelques semaines plus tard, et qui a produit une somme fort importante. Cet homme politique avait un homonyme avec lequel, bien à tort, il a été parfois confondu. V. ci-dessus, Didier.

Ainsi que nous l'avons dit, son frère, M. Edmond Didier, fut, après le coup d'Etat, préfet de l'Ariége.

DIDIER (Henri-François-Michel), chirurgien français. V. Didier.

DIDIER-AU-MONT-D'OR (Saint-), bourg et commune de France (Rhône), cant. de Limonest, arrond. et à 6 kilom. N. de Lyon ; pop. aggl. 1,253 hab. — pop. tot. 2,295 hab. Carrières de pierres à bâtir ; eaux minérales ; fromages du Mont-d'Or. Fabriques de cardes et de peignes à tisser ; produits chimiques.

DIDIER-LA-SÉAUVE (Saint-), ville de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. N.-E. d'Yssengeaux, sur la rive droite du Sumène, petit affluent de la Loire ; pop. aggl. 2,213 hab. — pop. tot. 4,941 hab. Fabriques de rubans ; filatures de soie ; papeteries ; importante manufacture de chaînes-guipes ; scierie, moulins, tanneries ; mercerie et rouennerie, bois. L'église a été classée au nombre des monuments historiques. Restes d'une abbaye et d'un château du XIe siècle.

DIDINÉ, ÉE adj. (di-di-né — du lat. *didus*, dronte). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre dronte.

— s. f. pl. Famille d'oiseaux échassiers, ayant pour type le genre dronte.

DIDION (Isidore), général et mathématicien français, né à Metz en 1798. Il entra en 1817 à l'Ecole polytechnique, d'où il passa dans l'artillerie, et devint capitaine en 1830. Nommé professeur d'artillerie à l'école de Metz en 1837, il fut adjoint, avec le grade de chef d'escadron, à la direction des poudres de Paris (1846), fut mis à la tête de la capsulerie de guerre en 1851, promu colonel en 1854 et général de division en 1858. M. Didion a été examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique. On lui doit : *Cours élémentaire de balistique* (1854, in-4°), adopté pour l'enseignement des élèves de l'école de Saint-Cyr; *Calcul des pensions dans les sociétés de prévoyance* (Metz, 1865, in-8°).

DIDION (Charles), ingénieur français, né en 1803. Il sortit le premier de l'Ecole polytechnique en 1822 et entra dans le corps des ponts et chaussées. Il avait été ingénieur à Nevers et à Nîmes lorsque furent créés en France les premiers chemins de fer. M. Didion fit partie des commissions chargées d'étudier le réseau projeté des voies ferrées, et fut nommé ingénieur en chef du chemin de fer de Bordeaux à Cette, qui resta à cette époque à l'état de projet. En 1848, le général Cavaignac offrit à M. Didion le ministère des travaux publics, qu'il n'accepta pas. Quatre ans plus tard, il reçut la direction du chemin de fer d'Orléans ; il a été nommé depuis lors inspecteur général des ponts et chaussées.

DIDIPLASE adj. (di-di-pla-ze — du préf. *di*, et du gr. *diplasios*, double). Minér. Qui provient de la réunion de deux rhomboïdes et de deux dodécaèdres.

DIDISQUE s. m. (di-di-ske — du préf. *di*, et de *disque*). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, qui habite l'Australie : *Le* DIDISQUE *à fleurs bleues est une herbe annuelle rapportée, il y a une trentaine d'années, de la Nouvelle-Hollande, et introduite dans nos cultures d'ornement.* (Gonz.)

DIDIUS (Titus), général romain, qui vivait vers la fin du IIe siècle avant notre ère. Il vainquit, vers 100, les Scordisques, qui avaient envahi la Macédoine, obtint les honneurs du triomphe, fut élu consul en 98 ; devint, l'année suivante, proconsul de Dalmatie, fit une guerre heureuse aux Celtibériens et combattit plus tard contre les Marses. D'après Appien, il mourut en 89.

DIDIUS JULIANUS (Marcus-Salvius), empereur romain, né à Milan l'an 163 de notre ère. Il fut nommé par Marc-Aurèle édile, puis préteur, gouverna successivement la Belgique, la Dalmatie, la Germanie inférieure, la Bithynie, et fut nommé consul en 179, avec Pertinax, qu'il remplaça dans le proconsulat d'Afrique. Il vivait à Rome au milieu du luxe et de la débauche, lorsque Pertinax fut massacré par les prétoriens (193) ; il se présenta alors au camp de cette soldatesque effrénée, qui venait de mettre la pourpre à l'encan, et l'emporta sur son compétiteur Flavius Sulpicien par une surenchère de 1,200 drachmes, promettant à chaque soldat une gratification de 30,000 sesterces. L'empire lui fut adjugé, et le sénat, avec sa lâcheté ordinaire, confirma cet achat. Mais, au milieu de son adoption, le peuple romain eut un instant de honte ; il se souleva contre Didius Julianus, refusa de le reconnaître, en même temps que les légions de Syrie, d'Illyrie et de Bretagne élisaient trois empereurs. L'un d'eux, Septime-Sévère, pénétra en Italie et vint, après trois journées de Rome, où la terreur de son nom et de ses armes gagna à sa cause jusqu'aux gardes de son rival. Le sénat se hâta de *réparer* sa bassesse par une censure ; il condamna Didius au dernier supplice, en même temps qu'il reconnaissait Sévère pour empereur. Didius Julianus avait régné 66 jours. Adonné aux inepties de la magie, il faisait égorger de jeunes enfants pour connaître l'avenir.

DIDJLA ou **DIDJLÈ**, nom arabe sous lequel on désigne le Tigre. La même racine se retrouve dans le syriaque *Diglito*, qui signifie le *Tigre*. Les Hébreux l'appelaient *Khiddekel*. Les Arabes appellent aussi le Tigre *Nahr es-Selam*, le fleuve du Salut ou du Salut, par allusion à la ville de Bagdad qui a été construite sur ses rives et qui porte le nom de *Dar es-Selam* (demeure du Salut). Probablement que notre mot *Tigre* n'est qu'une corruption de *Didjla* ; cette étymologie s'explique d'autant mieux que la lettre *dj* (djim) se prononce dans certains dialectes arabes comme un *g* dur, ce qui nous donne *Digla* ; or nous avons maint exemple de la permutation des deux dentales *d* (douce) et *t* (forte), et des deux linguales *l* et *r*, ce qui nous autorise à admettre la variante *Tigra*. De *Tigra* à *Tigre* il n'y a pas loin.

DIDO ou **DIDE**, dieu slave, adoré à Kiew, est le frère de Lela, le Cupidon de cette mythologie. Il a commencé d'entretenir le feu que son frère allume dans les cœurs. Tous deux sont fils de Leda, la dieu de la guerre.

DIDODÉCAÈDRE adj. (di-do-dé-ka-è-dre — du préf. *di*, et de *dodécaèdre*). Minér. Se dit d'un cristal produit par l'union de deux dodécaèdres.

DIDOETHI s. m. (di-do-é-ti). Linguist. Idiome parlé par les habitants de Didoethi ou des districts de Dido et d'Unso, situés le long de la haute Samoura. ¶ On l'appelle aussi Dido-Unso.

DIDON, nommée aussi Elissa ou Elisa par les poëtes, était fille de Bélus, roi de Tyr. Toute jeune encore, son père la maria à Sichée, prêtre d'Hercule, dont les trésors immenses excitèrent la jalousie et la convoitise de Pygmalion, son beau-frère, et causèrent sa mort.

Une nuit, en effet, que le nouvel époux de Didon était au pied des autels, sacrifiant aux dieux, il fut égorgé par des esclaves de Pygmalion. Mais, avertie en songe du meurtre commis par son frère sur son époux, Didon court au lieu où Sichée cachait ses trésors, s'en empare, et, montant en hâte sur un vaisseau, elle prend la fuite.

Les vents la font aborder sur les côtes d'Afrique, au pays de Zeugitane, où régnait alors Jarbas, roi de Gétulie, qui d'abord s'oppose à l'établissement sur ses terres de la fille de Bélus. Mais celle-ci n'ayant demandé que la portion de terrain que pourrait entourer la peau d'un bœuf, le roi la lui accorda. Didon fit alors découper cette peau en bandes si étroites, qu'elle devint assez longue pour entourer l'espace sur lequel allait s'élever Carthage.

La nouvelle ville apparaît bientôt, en effet, avec ses remparts et sa citadelle, appelée Byrsa (cuir, en souvenir de la façon dont la princesse tyrienne avait obtenu l'autorisation de l'élever).

Mais Jarbas, émerveillé de l'esprit autant que de la beauté de Didon, peut-être aussi se défiant de voisinage d'une telle princesse, la demande en mariage, et, repoussé, marche sur la nouvelle ville à la tête d'une armée.

Didon, avec les quelques Tyriens qui l'avaient suivie dans sa fuite, n'était pas prête encore à résister au choc d'un roi de Gétulie ; mais préférant la mort à la violation de la promesse qu'elle avait faite à son mari de ne point se remarier, elle se poignarda. Et le Maure Jarbas s'établit dans un palais usurpé. Il se rappelle alors le mépris d'Elisa. « Enfin, dit-il, je possède cette chambre nuptiale dont on m'a tant de fois repoussé. »

. . . Et jactitet regia Maurus larba domo ;
Sequa memor spretum : Thalamis tamen, inquit,
En ego, quem stolida reppulit, ille fruor. (Elisse)
(Ovide, *Fastes.*)

Virgile, dans un magnifique langage, a raconté l'histoire de Didon, mais en y mêlant également la fable. Il a supposé l'arrivée d'Enée à Carthage, où, plus heureux que Jarbas, il obtient les faveurs de Didon. Puis il ajoute que Jupiter ayant ordonné à Enée d'abandonner Didon, cette reine infortunée se poignarda de désespoir sur un bûcher (vers l'an 890 av. J.-C.). Remarquons que la princesse tyrienne ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen.

Oublieux de sa version première, Ovide, lui aussi, au livre III de ses *Fastes*, a parlé des amours d'Enée et de Didon, et de la mort de celle-ci par désespoir :

« Didon avait brûlé pour Enée d'une flamme malheureuse, et d'autres flammes avaient terminé ses jours sur un bûcher. On recueillit ses cendres ; on mit sur le marbre du tombeau cette courte inscription qu'elle avait laissée en mourant :

» Enée a fourni la cause et l'instrument de la mort ; Didon, pour se tuer, n'emprunta que sa propre main. »

Prænuit Æneas et causam mortis et ensem :
Ipsa sua Dido concidit usa manu.

Les écrivains font souvent allusion à Didon écoutant le récit qu'Enée lui fait de ses malheurs et de la ruine de Troie. Tout le monde connaît le début de ce poétique et touchant épisode :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

« Reine, vous m'ordonnez de rouvrir de cruelles blessures. » Les yeux de Didon sont fixés sur les fils d'Anchise, et c'est par son récit que l'amour, un amour violent, pénètre dans son cœur. V. INFANDUM, REGINA, JUBES RENOVARE DOLOREM.

Didon au théâtre. Peu de sujets ont été aussi fréquemment abordés au théâtre que celui que présente l'histoire de cette infortunée reine. Les poëtes, en courtisant Didon, ont sans doute voulu la consoler de la trahison d'Enée. Enumérons toutes les tragédies inspirées par Didon ou plutôt par Virgile :

Didon, tragédie de Cristobal de Virués, poète espagnol du XVIe siècle. — **Didon se sacrifiant**, tragédie avec chœurs, par Etienne Jodelle, 1552. — **Didon**, tragédie, par Guillaume de La Grange, 1576. — **Didon se sacrifiant**, tragédie de Hardy, 1603. — **Didon**, tragédie de Scudéry, 1636. Cette tragédie offre quelques vers qui méritent d'être cités, ceux-ci entre autres :

Ma sœur, c'est fait de moi, le traître m'abandonne ;
Il méprise sa foi, mon cœur et ma couronne ;
Et cet esprit hautain, qui connaît ses appas,
Croit trouver en tous lieux un sceptre sous ses pas.
Il s'en va le volage, il s'en va, l'infidèle,
Se commettre à la mer, étant trompeur comme elle.

— **Didon la chaste** ou les **Amours d'Iliarbas**, tragédie par Pierre Bois-Robert, 1642. — **Didon**, tragédie-opéra, par Mme de Saintonge, musique de Desmarest, 1693. — **Didon abandonnée**, tragédie de Métastase, 1724. — **Didon**, tragédie de Le Franc de Pompignan, 1734.

Nous n'examinerons ici que les œuvres de Cristobal, de Jodelle, de Métastase et de Le Franc de Pompignan, qui seules méritent de fixer l'attention. — **Didon**, tragédie du poète valencien Cristobal de Virués (XVIe siècle). C'est la meilleure œuvre de ce poète, celle où il mérite le mieux l'éloge que fait de lui Bouterweck, en disant qu'il était véritablement né pour être un grand tragique, et qu'il ne lui a manqué qu'un goût un peu plus éclairé. Cette tragédie, faite sur le modèle antique, avec les trois unités pour règles, a ceci de remarquable, qu'elle repose, non pas sur l'amour supposé de Didon pour Enée, mais sur la légende, peut-être pas plus authentique, de la passion de la reine de Carthage pour Sichée ; on ne retrouve donc pas là précisément la Didon du IVe livre de l'*Enéide*, mais Virués ne lui en a pas moins conservé son caractère si passionné, si tendre, si poétique. Sichée mort, Didon se résout, pour le bien de ses Etats, a offrir sa main à Jarbas, le roi des Numides, qui a mis autrefois Carthage à deux doigts de sa ruine. Mais l'attachement de Didon pour Sichée survit à la mort de ce dernier, et elle se poignarde au milieu des préparatifs du mariage. Il y a dans cette pièce des scènes vraiment tragiques, de belles peintures, et, si Virués ne s'était pas écarté de son plan primitif, il eût produit une œuvre véritablement durable, qui eût peut-être donné au théâtre espagnol une autre direction. Restée à l'état de tentative, la tragédie ne put jamais s'acclimater dans la patrie de Lope et de Calderon. Ce n'est pas à nous, Français, à le regretter ; l'imitation des tragédies antiques a jeté sur notre théâtre un vif reflet, avec Corneille et Racine, mais nous a conduits bien loin avec leurs derniers disciples. — **Didon se sacrifiant**, tragédie en cinq actes et en vers, avec chœurs, d'Etienne Jodelle, représentée en 1552. Les personnages sont : Enée, Ascagne, son fils ; Achate et Palinure, ses confidents ; Didon, Elise et Anne, ses sœurs ; un chœur de Troyens et un chœur de Phéniciennes. Nous n'entreprendrons point de donner une analyse détaillée de cette tragédie, car le sujet est trop connu de nos lecteurs. Jodelle s'est conformé à la tradition, et sa pièce est une des plus remarquables de l'époque. Nos plus forts dramaturges ne charpentent pas mieux que l'auteur de *Didon*, et ils savent rarement mieux trouver des accents touchants.

« . . . Cet ouvrage est plein de force, d'éloquence, d'images et de vrai pathétique, écrivait le duc de La Vallière. C'est une heureuse imitation du IVe livre de l'*Enéide* de Virgile. »

On rencontre dans cette pièce des vers remarquables. Plus d'un de nos grands tragiques envierait cette imprécation de Didon à Enée :

Mon deuil n'a point de fin : une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

Sans doute le style a vieilli, certains passages même peuvent nous sembler ridicules, celui-ci entre autres :

Cessons donc de pleurer. Tant plus nous pleurerons
Et plus notre tourment dans nous nous graverons.
Le pleur qui sort des yeux ne sera point en moule,
Et jusqu'à l'estomac sa ressource se roule
Pour derechef, entrant et montant au cerveau,
Redescendre par l'œil, nous mange comme l'eau
Qui aux jours pluvieux les goutti'ères dégoutte,
Mange la dure pierre, en tombant goutte à goutte.

Mais à côté de ces vers on en trouve de charmants. Cette imprécation n'éveille-t-elle pas le souvenir de Camille d'*Horace* :

Que tout peuple, sans fin, le guerroie et dédaigne !
Que banni, que privé de tout nom de Romaine,
En vain secours il cherche et que sans fin il voie
Renaître sur les siens les ruines de Troye.
Quant à vous, Tyriens, d'une éternelle haine
Vivez à mon endroit, race inhumaine ;
Obligez à toujours de ce seul bien ma cendre.
Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre.
Les armes soient toujours aux armes adversaires,
Les flots toujours aux flots, les ports aux contraires ;
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte,
Qui le foudre et l'horreur sur cette race porte.

Ajoutons que les caractères sont nettement tracés. Didon, tour à tour amante et mécontente, offre une étude intéressante. Enfin les chœurs abondent en vers charmants.

Didon abandonnée, célèbre tragédie de Métastase, et son premier ouvrage dramatique. Représentée à Naples en 1724, cette pièce obtint un succès extraordinaire : toutes les grandes villes d'Italie se firent un point d'honneur de prodiguer la pompe et les splendeurs de la mise en scène dans les représentations de cette tragédie, qui attiraient jusqu'à la population des campagnes. L'action se concentre dans un cercle très-restreint de personnages. Didon, veuve de Sichée, mis à mort par Pygmalion, son frère, roi de Tyr, se réfugie, avec ses trésors, en Afrique, où elle bâtit Carthage. Elle est recherchée en mariage par divers prétendants, entre autres par Jarbas, roi des Maures ; mais elle repousse toujours ses vœux pour rester fidèle à son mari qui n'est plus. Cependant Enée est jeté par une tempête sur le rivage africain ; il y est reçu par Didon, qui lui donne l'hospitalité. Un ardent amour s'empare du cœur de la reine. Mais, tandis que sa passion la retient suppliante aux pieds du prince exilé, les dieux ordonnent au proscrit de poursuivre sa route vers l'Italie, où une nouvelle Troie est promise à son patriotisme. Enée se remarque, et Didon se tue de désespoir.

Pour observer les convenances théâtrales, l'auteur suppose que Jarbas, curieux de voir Didon, s'introduit à Carthage sous le nom d'Arbax, comme ambassadeur. Ce moyen est ingénieux.

La célèbre amie de Métastase, la cantatrice Bugarelli, dite la *Romanina*, avait donné au poète le sujet de Didon abandonnée. Bien que, selon la remarque de Pindemonte, le style pèche par l'enjolivement et par l'excès des métaphores, qu'il rappelle parfois le faux goût de Marini, et que des jeux de mots comiques suivent en maint endroit à l'effet tragique, le blâme hésite devant une ingénieuse peinture de l'amour : la dernière scène, où Didon exprime son désespoir, est si touchante, que le lecteur ne voit plus les défauts dont il a été frappé.

Fabbroni, dans ses *Eloges des Italiens illustres*, après avoir remarqué que la musique de Sarro servit grandement à l'impression dramatique, ajoute que, grâce à ce concours d'un art enchanteur, il paraissait que « Virgile lui-même n'aurait pas su pénétrer de tant d'âme et de tant de terreur les plaintes de Didon délaissée. »

La pièce de Métastase a été mise en musique par plus de quarante compositeurs de talent. La matière est inépuisable. Galuppi, le premier, en a fait un opéra. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, qui fut presque le début du compositeur, c'est qu'elle ne renferme que des airs. Plus tard il introduisit des duetti et des chœurs dans ses ouvrages, mais ce fut toujours avec une regrettable réserve. Tel était le goût à cette époque. Une belle déclamation, expressive et harmonieuse, était considérée comme le principal attrait de la partie musicale. Voici l'indication de ces airs :

Dans le premier acte, les airs d'Enea : *Dovrei.... Ma no...* ; de Selene, *Diro, che fida sei* ; de Didone, *Son Regina, e sono amante* ; d'Osmida, *Tu mi scorgi al gran disegno* ; de Jarba, *Vra lo splendor del trono* ; d'Araspe, *Se dalle stelle tu non sei guida* ; d'Enea, *Quando saprai, chi sono* ; de Jarba, *Son quel fiume, che gonfio d'umori* ; de Didone, *Non ha ragione, ingrato.*

Dans l'acte second, les airs de Selene : *Ardi per me fedele* ; de Didone, *Ah! non lasciarmi, no* ; de Jarba, *Fosca nube il sol ricopra* ; d'Araspe, *Tacero, se tu lo brami* ; d'Enea, *Tormento il più crudele* ; de Selene, *Ogni amarore supporne* ; de Jarba, *Chiamami pur cost* ; de Didone, *Va lusingando Amore.*

Dans le troisième acte, les airs de Jarba : *La caduta d'un regnante* ; d'Osmida, *Quando l'onda, che nesce dal monte* ; d'Enea, *A trionfar mi chiama* ; de Selene, *Io d'amore, oh Dio! mi moro* ; de Didone, *Va crescendo* ; de Jarba, *Cadra frà poco in cenere* ; de Didone, *Vado... Ma dove? Oh Dio!* le long récitatif et l'air de Neptune qui servent de finale, *Tacete, o mie procelle.*

Le même de Métastase a été repris en sous-œuvre par une foule de compositeurs italiens ; en voici, par ordre chronologique, la liste à peu près complète : Sarri (1724), Scarlatti (1724), Albinoni (1725), Vinci (1730), Chiassi (1735), Duni (1739), J.-A-P. Hasse (1742), Porpora (1742), Jomelli (1745), Manna (1751), Perez (1751), Ciampi (1754), Bernasconi (1756), Trasita (1764), Schwanberg (1765), François Zanetti (1766), Sarti (1767), Piccini (1767), Majo (1769), Mortellari (1771), Asseglo Cella (1773), Monbelli (1775), Schirer (1776), Schuster (1776-1779), Piticchio (1780), Ottani (1780), Anfossi (1785), Guglielmi (1785), Gazzaniga (1787), Federici (1794), Kozeluch (1795), Paisiello (1797), Paër (1810), Mombelli (1811), Reissiger (1823), Mercadante (1823). Rossini a également composé une cantate sur ce même sujet en 1811.

Didon, tragédie de Le Franc de Pompignan, représentée en 1734. L'auteur s'est inspiré du 4e livre de l'Enéide, et plus encore de la *Bérénice* de Racine, et de deux tragédies sur le même sujet, l'une de Boisrobert, l'autre de Métastase. Le Franc a imité la simplicité d'action de Racine, mais en offrant une conception plus théâtrale. Le caractère d'Enée, si antipathique au mouvement du drame, a été modifié par lui. Il suffit de lire la tragédie de *Didon* pour sentir combien son principal héros est supérieur à celui de l'*Enéide*. L'auteur français a su tempérer l'ardente piété du prince troyen. Ce n'est plus un amant sans foi, un prince faible, un dévot scrupuleux ; il reconnaît l'abus des oracles, et il ose le témoigner. Il ne trompe dans ses discours ni Didon ni ses Troyens. Il fait, il est vrai, mais c'est en vainqueur, après avoir affermi le trône d'une reine qu'il est obligé de quitter. Malgré ces heureuses corrections, Enée figure peu avantageusement dans cette tragédie ; il ne dit que des choses ordinaires, et ses actions sont celles d'un homme et non d'un héros. Il faut avouer cependant que la rivalité de Jarbe, le roi numide, son déguisement, son caractère, ses menaces, tout en lui contribue à fortifier l'action dramatique. La scène où le roi numide, jouant d'abord le rôle de son propre ambassadeur, se découvre à Didon, offre une situation neuve et intéressante ; mais peut-être Jarbe n'est-il que trop grand ; peut-être la manière dont il désigne Enée paraît-elle trop vraie :

Un transfuge échappé des bords du Simois.
Qui n'a su ni mourir, ni venger son pays !...

Le refus que la reine fait d'abuser du secret de Jarbe, pour s'assurer de lui, est marqué au coin de la vraie grandeur. Ce trait est dans la donnée du caractère du personnage. Didon intéresse jusqu'au dernier instant. L'ombre de Sichée, son époux, ne lui apparaît qu'au dernier moment ; les remords ne l'assiégent qu'à l'heure fatale où Enée s'en va, à la conquête d'une autre patrie. Une femme, en effet, ne regrette sa faute que le jour où le bonheur l'abandonne.

La tragédie de Le Franc, remarquable par la simplicité de son intrigue, la grâce de ses détails, se distingue encore par la vérité du dialogue ; les personnages disent toujours ce qu'ils doivent dire.

Le style de la tragédie de Le Franc est pur et coulant, mais le défaut de contrastes dans les caractères n'en rend pas la lecture aussi agréable que la représentation. La police a supprimé quatre vers au premier acte :

S'il fallait remonter jusques aux premiers titres
Qui du sort des humains rendent les rois arbitres,
Chacun pourrait prétendre à ce sublime honneur :
Et le premier des rois fut un usurpateur.

Voltaire s'est souvenu de ce dernier vers dans Mérope, et il a dit beaucoup mieux :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Didon. Iconog. Le musée du Vatican possède une statue antique de femme à demi couchée, appuyée sur le bras gauche, dans une attitude pleine de tristesse ; les archéologues ont cru y reconnaître *Didon abandonnée par Enée*. Une figure à peu près semblable se voit au palais Barberini, à Rome. Les compositions modernes relatives à la princesse carthaginoise sont nombreuses. Outre celles dont il est parlé au mot ENÉE, nous citerons : *Didon faisant élire Carthage*, tableau de V.-H. Janssens, au musée de Bruxelles ; la même scène peinte par Turner, à la National Gallery (v. CARTHAGE). Un épisode fréquemment représenté est celui de la *Mort de Didon*. Raphaël a fait sur ce sujet une composition qui a été gravée par Marc-Antoine. Les biographes racontent que le Guerchin avait exposé publiquement la magnifique toile de la *Mort de Didon*, peint pour la reine de France, le Guide en fut tellement émerveillé qu'en rentrant chez lui il dit à ses élèves : « Vite, vite, laissez là votre ouvrage ; allez voir l'œuvre nouvelle du Guerchin et apprenez, ou l'étudiant, comment on manie les couleurs. » Nous ne savons ce qu'est devenue cette peinture ; la galerie de Dresde en possède une ancienne copie ; au musée de Nîmes se trouve un tableau sur le même sujet, que le catalogue cite comme une production originale du Guerchin. On attribue aussi à ce maître une *Didon abandonnée* qui appartient au musée de Grenoble. Cette dernière scène a été traitée encore par G.-A. Dondueci dans un tableau qui faisait autrefois partie de la galerie Giustinani. Claude Lorrain a peint *Didon pleurant le départ d'Enée*. Un tableau de Pietro Testa, au musée des Offices, montre Didon sur le bûcher, se perçant le sein et enfonçant sous les yeux de ses suivantes. « La composition a du fracas